

La Vraie Croix et les expéditions d'Héraclius en Perse

Anatole Frolow

Citer ce document / Cite this document :

Frolow Anatole. La Vraie Croix et les expéditions d'Héraclius en Perse. In: Revue des études byzantines, tome 11, 1953. pp. 88-105;

doi : <https://doi.org/10.3406/rebyz.1953.1075>

https://www.persee.fr/doc/rebyz_0766-5598_1953_num_11_1_1075

Fichier pdf généré le 20/09/2018

LA VRAIE CROIX ET LES EXPÉDITIONS D'HÉRACLIUS EN PERSE

L'Empire sassanide s'est effondré sous la poussée irrésistible de l'Islam naissant, mais ce sont les guerres byzantines qui ont usé sa force de résistance (1). Certes, au lendemain de ses derniers revers, Khusrō II pouvait encore compter sur des troupes aguerries, sinon sur la fidélité de ses généraux. En 636, les Arabes eurent à affronter, à Qādisiya, une nouvelle armée placée sous le commandement de Rōstahm. Après la chute de Ctésiphon, le dernier roi des rois, Yazdegerd III, put réunir, une fois de plus, de nouveaux contingents en Médie. Il n'en reste pas moins que dix-huit années de guerre avec Byzance, de 610 à 628, avaient été une dure épreuve. Levées des hommes en masse, impôts nouveaux et forcément impopulaires, suite presque ininterrompue de défaites au cours des six dernières années, le tout ne pouvait manquer d'affaiblir le potentiel militaire de la Perse. On a pu dire, sans trop exagérer, qu'Héraclius fut le précurseur de Mahomet (2).

Il semble aussi qu'après la victoire, le basileus ait cherché à désorganiser l'État de l'ennemi héréditaire vaincu. La politique militaire inaugurée par Khusrō I^{er} avait créé des conditions favorables à une entreprise de ce genre. L'évolution de l'Empire sassanide tendait, de plus en plus, vers un morcellement territorial où chaque gouverneur considérait la province soumise à son commandement à peu près comme un fief héréditaire à l'ancienne manière, surtout après que la famille royale fut tombée dans la plus complète décadence (3). Or, à cette décadence et à cette anarchie féodale, Héraclius avait contribué plus que tout autre. La cessation des hostilités fut déter-

(1) Voir pour la fin de l'Empire perse : A. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague, 1944, pp. 497-509. Bibliographie et résumé des faits relatifs aux guerres d'Héraclius : L. BRÉHIER, dans A. FLICHE et V. MARTIN, *Histoire de l'Église*, V, Paris, 1938, pp. 79-101; G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*, Munich, 1952, pp. 72-92.

(2) L. DRAPEYRON, *L'empereur Héraclius et l'Empire byzantin au VII^e siècle*, Paris, 1869, p. 347.

(3) CHRISTENSEN, *L'Iran*, p. 500.

minée, ou du moins coïncida avec le meurtre de Khusrō II. La reconnaissance de Shahrvarzā a dû porter un coup sensible à l'idée du pouvoir légitime en Iran, si bien qu'après la mort de l'usurpateur, la royauté fut partagée entre deux souverains, dont une femme, la reine Bōrān. A en croire des historiens généralement bien informés, Héraclius aurait, du reste, soutenu, voire provoqué, les prétentions de Shahrvarzā (1). Le contraste est frappant avec les préoccupations dynastiques, dont le basileus, — qui se parait alors pour la première fois de ce titre, — faisait preuve à Constantinople en cherchant à prévenir, par des mesures appropriées, les compétitions entre les enfants issus de ses deux mariages (2). Le contraste est aussi frappant avec l'attitude traditionnelle, à la fois « légitimiste » et « familiale », des Byzantins à l'égard des Sassanides, qui faisait qu'en 628 Kavādh II pouvait sans ridicule appeler frère le vainqueur de son père (3), de même qu'Héraclius faisait appel, quelques années plus tôt, aux sentiments paternels de Khusrō (4) et que, de son côté, celui-ci eût aimé, au début de son règne, se faire adopter par l'empereur Maurice (5). Le revirement semble intentionnel; il a contribué, à coup sûr, à l'écroulement d'un des plus grands Empires de l'Antiquité tardive. Sans l'action militaire et politique d'Héraclius, l'histoire de l'humanité eût suivi un cours différent.

D'après une tradition littéraire représentée surtout par des textes tardifs, c'est pour reconquérir la relique de la Croix enlevée par les Perses en 614 à Jérusalem, qu'Héraclius avait conduit son armée à travers les défilés du Caucase, jusqu'à Dastaghird, la résidence préférée de Khusrō. Suivant Ṭabarī, qui écrivait au x^e siècle, le rapt de la Croix figurait parmi les chefs d'accusation dressé contre celui-ci, en tant qu'homme d'État, par son propre fils (6). Le docu-

(1) SEBÉOS, trad. F. MACLER, Paris, 1904, pp. 88-89; ASOKH'IK DE DARON, trad. N. EMIN, Moscou, 1864, p. 86; texte arménien du xv^e siècle : *De la Sainte Croix, extrait des récits sur Héraclius*, publ. par N. MARR, dans son ouvrage *Antioch Stratig, Plenenie Ierusalima Persami v 614 g.*, Saint-Pétersbourg, 1909, p. 58. Dans la *Narration du retour de la Croix vivifiante à Jérusalem...*, qui a été rédigée au vii^e siècle, probablement en grec, il est question de la « reconnaissance » de Shahrvarzā à l'égard d'Héraclius (MARR, *op. cit.*, p. 65). Suivant le patriarche NICÉPHORE, l'ascension au pouvoir de Shahrvarzā se fit du consentement d'Héraclius (éd. DE BOOR, p. 22).

(2) BRÉHIER, *op. cit.*, p. 106-107; OSTROGORSKY, *Geschichte*, p. 86.

(3) *Chronicon Paschale*, Bonn, I, p. 735.

(4) *Ibidem*, p. 709.

(5) SEBÉOS, p. 15; THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, IV, 11, éd. DE BOOR, p. 171. La tradition remonte au règne d'Arcadius, qui nomma Yazdegerd I^{er} tuteur de Théodose II, de même que Khusrō I^{er} fut adopté par Justin I^{er}, cf. C. GUTERBOCK, *Byzanz und Persien*, Berlin, 1906, p. 26 sq.

(6) Th. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden, aus der arabischen Chronik des Tabarī übersetzt*, Leyde, 1879, p. 365. Le texte, qui place la prise de la

ment est probablement faux; il n'en reste pas moins que le sac de la ville sainte et la prise de la relique ont dû rendre leur instigateur odieux aux chrétiens et que le climat ainsi créé a facilité la progression du corps expéditionnaire en Arménie et dans la région, fortement évangélisée, du Tigre (1). Des textes orientaux, comme les *Actes* de David et de Constantin, martyrs géorgiens du VIII^e siècle, établissent une relation de cause à effet entre le sacrilège des Perses et l'expédition d'Héraclius (2). La tradition devait s'épanouir surtout à une époque plus récente. Les écrivains latins du XII^e et du XIII^e siècles, — Godefroy de Viterbe (3), Jean Beleth (4), Jacques de Voragine (5) Guillaume Durand de Mende (6), — en font constamment état. Il en est de même des historiens grecs tardifs, comme Joël (7) ou Ephrem (8). La chose paraissait si évidente qu'il suffisait de rappeler les événements en deux phrases consécutives et de laisser au lecteur le soin de tirer la conclusion. Il en est ainsi, par exemple, dans la *Chronique* de Zonaras (9). A vrai dire, nous aurions tendance, encore aujourd'hui, à considérer les faits sous le même jour.

Cependant, d'autres sources présentent un caractère très différent. Sous la plume de Georges le Moine, — qui n'est pourtant guère plus prolixe, ici, que Zonaras, — une incidente sur la perte de la Syrie et de l'Égypte s'intercale dans la suite du récit, et l'enchaînement des idées : profanation-vengeance, s'impose aussitôt moins impérieusement (10). L'observation peut être formulée d'une façon générale pour l'ensemble des textes grecs et latins antérieurs à l'an mil. Presque tous insistent sur l'importance de la perte de la croix (11),

Croix à l'époque de Maurice, ne serait pas antérieur au règne d'Yzdegerd III (*ibidem*, p. 363, n. 1). Le passage qui nous intéresse semble avoir inspiré une strophe de FIRDOUSI où il est également question de Maurice (trad. MOHL, VII, p. 233; cité par P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam*, I, Paris, 1951, p. 180).

(1) NÖLDEKE, *Tabarī*, p. 358, n. 1.

(2) Extrait traduit par MARR, *Antioch Stratig*, pp. 20-21. Cf. la *Chronique* de WAKHOUCHT (XVIII^e s., M. BROSSET, *Histoire de la Géorgie depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle*, Saint-Petersbourg, 1849-58, I, p. 230).

(3) *Pantheon*, XVI, MIGNE, P. L., CXC VIII, 912-914.

(4) *Rationale Divinorum Officiorum*, CLI, MIGNE, P. L., CCII, 152-153.

(5) *Légende Dorée* (14 septembre), trad. TH. DE WYZEWA, Paris, 1935, pp. 512-513.

(6) *Rationale Divinorum Officiorum*, VII, 29, trad. CH. BARTHÉLEMY, Paris, 1854, V, p. 87 (d'après Jean Beleth).

(7) Bonn, p. 46.

(8) Bonn, pp. 64-65.

(9) Bonn, III, p. 208. Cf. GUILLAUME DE TYR, I, 1, *Rec. des Hist. des Croisades*, *Hist. occ.*, I, p. 10 et un sermon de Jean évêque de Bolnis en Géorgie (X^e s.) traduit par MARR, *op. cit.*, p. 23.

(10) MIGNE, P. G., CX, 829.

(11) Par ex. *Chronicon Paschale*, I, p. 704 : θρησκων ἀπαύστων ἄξιον... πάθος.

la plupart mettent en valeur la nature profondément religieuse de l'initiative d'Héraclius (1), aucun n'établit un rapport immédiat entre ces deux catégories de faits.

Des précisions particulièrement intéressantes sont fournies, dans ce sens, par l'œuvre de Georges Pisidès, contemporain des événements, peut-être mieux renseigné que tout autre en raison de ses fonctions de diacre de Sainte-Sophie et de poète attitré du règne. L'attention est retenue, en premier lieu, par un poème que Pisidès a improvisé à l'annonce de la restitution de la Croix à Jérusalem, c'est-à-dire, après la fin des hostilités (2). Le sac de la cité sainte et le rapt de la relique, qui étaient, certes, des événements humiliants pour l'amour-propre d'un Byzantin, sont évoqués, dans ce morceau de bravoure, avec une habile discrétion (vv. 30-33). Il était plus indiqué de célébrer la vertu nicéphore de la Croix. Le poète lui attribue la victoire finale (vv. 55-56) et, emporté par son imagination, la fait figurer dans des batailles livrées pendant qu'elle se trouvait encore en Perse : elle lançait des flèches mystérieuses contre l'ennemi (v. 77), c'est elle encore qui tua Khusrō (vv. 24 et 68).

Il est intéressant de comparer ces vers à deux autres poèmes que le même auteur composa seulement quelques années plus tôt, l'*Expédition perse*, inspirée par la première campagne d'Héraclius en 622 (3) et l'*Heraclias*, qui a été rédigée en 628 aussitôt après le meurtre de Khusrō (4). Dans ces deux pièces, Pisidès explique les motifs qui ont déterminé l'empereur à réagir contre un ennemi, dont les progrès avaient fini par plonger l'univers entier dans les ténèbres d'une nuit affreuse (*Exp. pers.*, I, vv. 104-111; *Heracl.*, II, vv. 82-84). La religion impie des Perses, l'apostasie de leur roi adorateur du feu, étaient un défi à la chrétienté (*Exp. pers.*, I, vv. 18-34, II, vv. 85-115; *Heracl.*, I, vv. 180 et 206). Le poète parle également de la profanation

(1) Cf. E. GERLAND, *Die persischen Feldzüge des Kaisers Herakleios*, *Byzantinische Zeitschrift*, III, 1894, p. 348; BRÉHIER, *op. cit.*, pp. 91-92. Les guerres d'Héraclius étaient de véritables croisades. En invitant ses troupes à « accepter la foi qui tue le meurtre », l'empereur énonçait le principe même de la guerre sainte (THÉOPHANE, éd. DE BOOR, p. 307). Son poète officiel, Pisidès, a su trouver, de son côté, une formule qui correspond exactement au *peccatis exigentibus* dont les Croisés expliquaient leurs revers (κολάζων τὴν ἀμαρτίαν : L. STERNBACH, *Georgii Pisidae carmina inedita*, *Wiener Studien* XIII, 1891, p. 5, v. 32). L'attitude paraît avoir été exceptionnelle à Byzance : voir V. LAURENT, *L'idée de la guerre sainte et la tradition byzantine*, *Revue historique du Sud-Est européen*, XXIII, 1946, pp. 71 sq. et 88 sq.

(2) STERNBACH., *op. cit.*, pp. 4-8.

(3) Bonn, pp. 3-46. Pour la date du poème, voir les passages cités par GERLAND, *Feldzüge*, pp. 346-347.

(4) Bonn, pp. 69-88. Pisidès ignore encore le triomphe célébré à Constantinople en 629.

des églises, des autels et des choses sacrées (*Exp. pers.*, II, vv. 107-112; *Heracl.*, I, v. 33). Ce pouvait être une allusion à la prise de Jérusalem, pourtant celle-ci n'est pas désignée nommément. Aucune mention, non plus, de la Croix, en dehors d'un passage de l'*Expédition perse*, II, vv. 252-255, consacré au bois saint que les Grecs élevaient en haut, si bien que les flammes entretenues par les mages ne pouvaient l'atteindre. Suivant un vieux commentateur, Querci, il s'agirait du labarum (1). Le texte semble désigner plutôt la relique de la Vraie Croix. Déjà Maurice en avait emporté un fragment, fixé à la pointe d'une lance dorée, dans son expédition en Thrace (2). Quoiqu'il en soit, Pisidès ne revient plus sur ce sujet. L'attention est attirée par contre, à plusieurs reprises, sur une icône miraculeuse du Christ, qui semble avoir été le véritable palladium des Byzantins dans cette guerre (3). Le contraste est frappant, dans ce sens, avec le poème que nous avons analysé en premier lieu et qui est entièrement consacré à la célébration des « bois estimés ». Certes, il ne s'agissait pas d'un culte nouveau, mais on assiste ici à une polarisation nouvelle de la dévotion, et ce phénomène correspond, ou plutôt fait suite, à la fin des hostilités.

Une conclusion pareille est confirmée par l'enchaînement des faits historiques. Rien n'indique que la perte de la Croix ait déterminé les Byzantins à entreprendre une action militaire exceptionnelle. Jérusalem a été prise en 614, la première campagne d'Héraclius a eu lieu seulement en 622. Pour lever et entraîner le corps expéditionnaire, il avait suffi de l'hiver précédant le départ (4). Il est peu probable que l'empereur eût perdu sept ans à se confiner dans des projets stériles de revanche. On le voit, au contraire, au cours de cette période, comblant les généraux perses de prévenances (5)

(1) Bonn, p. 107. Voici le texte : τὸ πῦρ ἐκαίνοσ εἶχε προσκυνούμενον, | ὑψούμενον δὲ σὺ, κρᾶτιστε. τὸ ξύλον | τούτου δὲ ὄϊλον ὡς πρὸς ὕψος ἱρμένου | τὸ περσικὸν πῦρ εἰς μάτην ἀνήπτετο.

(2) THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, V, 16, p. 220. Pour l'usage des Byzantins d'emporter des staurothèques dans des expéditions militaires, voir, par ex., *De Cerimoniis, append. ad lib. I*, Bonn, p. 485, P. Riant et F. de Mély, *Exuviae sacrae constantinopolitanae*, Genève-Paris, 1877-1904, I, p. 150-151, II, pp. 128, 250-251 et 270-274, III, p. 109, ainsi que les textes et les monuments cités dans *Revue des Études Slaves*, XXI, 1944, p. 102 sq.

(3) *Exp. pers.*, I, vv. 139-151; II, vv. 86-87, d'où THÉOPHANE, p. 303, GEORGES LE MOINE MIGNÉ, *P. G.*, CX, 829 et KEDRENOS, Bonn, I, p. 719. L'image avait été apportée à Constantinople en 574 de la Cappadoce (KEDRENOS, I, p. 685). Culte parallèle rendu, en temps de guerre également, par Héraclius à une icône de la Vierge : PISIDÈS, *Heraclias*, II, vv. 12-18 et *Bellum Avaricum*, v. 373; cf. *Revue de l'Histoire des Religions*, CXXVII, 1944, pp. 95 sq. et 115.

(4) GERLAND, *Feldzüge*, pp. 340-341. L'entraînement des troupes continua, en Asie Mineure, pendant une partie de la première campagne : *ibidem*, p. 346.

(5) *Chronicon Paschale*, I, p. 706, NICÉPHORE, p. 9 (Shahīn); SEBÉOS, p. 78 (Shahrvarāz).

et implorant Khusrō, personnellement ou sous le couvert du Sénat, de reconnaître ses droits au trône et de rétablir la paix (1).

En fait, ce sont d'autres circonstances qui ont imposé à Héraclius sa nouvelle politique orientale, dont la seconde Rome devait désormais s'inspirer, abandonnant, ou presque, l'Occident. En 618 ou 619, l'Égypte, le grenier de l'Empire, était prise. Il s'ensuivit, pour Byzance, une famine (2) que la dévaluation de la monnaie, décidée antérieurement (3), devait rendre encore plus difficile à supporter. Shahīn et Shahrvarāz s'étaient avancés, à tour de rôle, jusqu'à Chalcédoine. L'empereur était sur le point de s'en retourner en Afrique; il avait déjà expédié son trésor sur un navire qui coula à la sortie du port (4). A en croire une source arabe du x^e siècle, les *Annales* d'Eutychius, les habitants de la capitale souhaitaient la reddition (5). Il fallait réagir ou périr. Pisidès eût été mal inspiré de parler, dans des circonstances pareilles, d'un fragment de relique perdu depuis des années. Les Byzantins conservaient, du reste, un nombre important d'autres morceaux de la Croix (6).

Le 17 juin 628, Héraclius et Kavādh II signaient un traité de paix éternelle. L'empereur pouvait réclamer la Croix pour donner plus d'éclat à une victoire qui prenait volontiers un sens religieux. Mais, alors, se pose une question de chronologie. Si la restitution avait eu lieu en 628, il serait indéniable que les Byzantins avaient hâte de voir rétablir la relique. La chose paraîtrait moins certaine

(1) Fr. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, Munich-Berlin, 1924-1932, nos 166 (août 615) et 170 (vers 617).

(2) *Chronicon Paschale*, I, p. 741; NICÉPHORE, p. 12; EUTYCHIUS, MIGNE, *P. G.*, CXI, 1086.

(3) en 615 : DÖLGER, *Regesten*, n° 167. La monnaie perdait la moitié de sa valeur. Pour cette opération, courante dans le système économique de l'Antiquité, voir en dernier lieu D. ŠELOV, dans *Kratkie soobščeniya IIMK*, XLIII, 1952, pp. 138-140.

(4) NICÉPHORE, p. 12.

(5) MIGNE, *P. G.*, CXI, 1086.

(6) Par ex. à Constantinople, la présence d'un fragment envoyé par Hélène, après l'Invention, est attestée dès le début du v^e siècle (RUFIN, *Hist. eccl.*, I, 8, MIGNE, *P. L.*, XXI, 475-477; PAULIN DE NOLE, *Epist.* 31, MIGNE, *P. L.*, LXI, 327; SOCRATE, I, 17, MIGNE, *P. G.*, LXVIII, 117-121; SOZOMÈNE, II, 1, *ibidem*, 929-934, etc.). La relique devait avoir des dimensions considérables, cf. la légende rapportée plus tard par HRABAN MAUR : Hélène aurait fait scier la croix exactement par le milieu (MIGNE, *P. L.*, CX, 131; la même indication est donnée, à l'époque de la première croisade, par ANSEAU, chantre du Saint-Sépulcre; MIGNE, *P. L.*, CLXII, 731). Un autre fragment, long d'une coudée, avait été apporté à Constantinople en 574, d'Apamée en Syrie (KEDRENOS, I, p. 685, cf. PROCOPE, *De Bello Persico*, II, 11, Bonn, I, pp. 200-201). Les habitants du Palais pouvaient s'en procurer assez facilement encore d'autres : voir R. RAABE, *Petrus der Iberer, ein Charakterbild zur Kirchen- und Sittengeschichte des fünften Jahr.*, Leipzig, 1895, pp. 41-42. Cf. ci-dessus p. 92, la lance de Maurice.

s'il fallait admettre une date plus récente. Or, on a pu soutenir qu'il s'agissait de l'année 629 ou 630 (1).

Les témoignages directs abondent dans un sens comme dans l'autre. Pour les historiens du second millénaire, tels Kedrenos (2) ou Zonaras (3), la restitution a eu lieu sous le règne de Kavādh II qui mourut en novembre 628. La même indication est fournie, au ix^e siècle, par Théophane (4). L'*Historia romana* de Landolf Sagax, un peu antérieure, sinon mieux documentée, désigne cependant le successeur de Kavādh, Ardashēr III, qui fut assassiné le 27 avril 630 (5). Suivant Ṭabarī, il s'agirait de la reine Bōrān (9 juin 630, automne 631) (6). Enfin, d'autres écrivains attribuent la restitution de la relique à Shahrvarāz, qui fut investi du pouvoir suprême entre le règne d'Ardashēr III et celui de Bōrān, c'est-à-dire, du 27 avril 630 au 9 juin de la même année. Telle est la version donnée par Sebēos (7) et l'Anonyme Guidi (8) au vii^e siècle, par le patriarche Nicéphore (9) au ix^e siècle et, plus tard, par Asokh'ik de Daron (10) et Michel le Syrien (11). Au même groupe se rattache un texte qui, sous le titre *Narration du retour de la Croix vivifiante à Jérusalem...*, forme le dernier chapitre de l'histoire des événements de 614, rédigée par un témoin oculaire, Antiochus le Stratège. Il est possible que l'auteur

(1) Des arguments en faveur de la date de 628 ont été avancés, en dernier lieu, par DÖLGER, *Regesten*, nos 194 et 201, et par V. BOLOTOV, *K istorii imperatora Iraklija, Chronologica, Vizantijskij Vremennik*, XIV, 1907, p. 86 sq. Bréhier et Ostrogorsky ont accepté les conclusions de J. KULAKOVSKIJ, qui attribue l'événement à l'année 630 (*Istorija Vizantii*, III, Kiev, 1915, pp. 369-375). La date de 629 a été soutenue notamment par NÖLDEKE, *Ṭabarī*, p. 392, n. 1, par A. PERNICE, *L'imperatore Eraclio*, Florence, 1905, pp. 177-179 et par N. BAYNES, *The Restauration of the Cross at Jerusalem, The English Historical Review*, XXVII, 1912, pp. 287-299 et *The Cambridge Medieval History*, II, 1913, p. 299.

(2) Bonn, I, p. 734.

(3) Bonn, III, p. 211. Pour la chronologie des derniers Sassanides voir NÖLDEKE, *Ṭabarī* pp. 432-433.

(4) p. 327.

(5) Éd. A. CRIVELUCCI, II, p. 129 (*Fonti per la storia d'Italia*, 50, Rome, 1913). La même tradition est attestée dans la littérature nestorienne syriaque par 'AMR IBN MATTA (xiv^e s., cité par NÖLDEKE, *Ṭabarī*, p. 392, n. 1) et dans le *Kitābu-l-Magdali* (xii^e ou xiv^e s., cité par BOLOTOV, *Chronologica*, p. 84; cf. ASSEMANI, *Bibliotheca Orientalis*, III, 1, 96).

(6) NÖLDEKE, *Ṭabarī*, pp. 391-392. Là encore, l'indication est confirmée par un texte nestorien tardif, cité *ibidem*, p. 392, n. 1 (cf. ASSEMANI, *Bibl. Or.*, III, 1, 105). Suivant Ṭabarī, la relique a été apportée par le catholicos Ishō-yahbh. L'ambassade de celui-ci est mentionnée dès le ix^e siècle, mais alors on la place sous le règne de Kavādh II et il n'est pas question de la Croix : E. BUDGE, *The Book of Governors, The Historia Monastica of Thomas Bishop of Margū A. D. 840*, Londres, 1893, II, p. 125 sq.

(7) pp. 88-89.

(8) TH. NÖLDEKE, *Die von Guidi herausgegebene syrische Chronik, Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der K. Akademie der Wissenschaften*, CXXVIII, 1893, Abh. IX, pp. 31-32.

(9) p. 22.

(10) trad. EMIN, p. 86.

(11) éd. J.-B. CHABOT, *Michel le Syrien*, Paris, 1899-1904, II, p. 427.

en soit Antiochus lui-même (1). L'ouvrage a été, en tous cas, composé à Jérusalem et se distingue par une excellente tenue historique. Il semble *a priori* qu'il faille accorder la préférence à ces témoins, dont plusieurs ont été contemporains, ou presque, de l'événement et bien placés, en leur qualité d'Orientaux, pour en connaître le détail (2).

Sans doute, pour concilier, du moins en partie, la contradiction des sources, on pourrait admettre, avec le patriarche Nicéphore (3) et Landolf Sagax (4), que les pourparlers relatifs à la restauration de la Croix ont débuté sous Kavādh II. C'était une des clauses qui avaient servi à établir le traité de paix de 628, concurremment à l'évacuation des territoires byzantins occupés et à la libération des prisonniers. La mort ne laissa pas le temps de la remplir à Kavādh : ce fut un de ses successeurs qui s'en chargea.

Une pareille façon de présenter les faits ne s'accorde pas cependant avec divers autres témoignages. Sebêos et Asokh'ik déclarent expressément que, pour obtenir la relique, Héraclius s'était adressé à Shahrvarāz (5). Du traité de 628, ils ne connaissent que les clauses territoriales et les stipulations relatives aux prisonniers (6). Le dernier point suffirait, à lui seul, à ruiner la version du patriarche Nicéphore, et, cette fois, nous disposons de documents officiels de l'époque pour affirmer qu'il en était bien ainsi.

Il s'agit, tout d'abord, d'une lettre qu'Héraclius écrivit, le 8 avril 628, pour annoncer la victoire. Lecture en fut donnée solennellement, le 15 mai suivant, sur l'ambon de Sainte-Sophie. Après de longues actions de grâce, l'empereur communique les dernières nouvelles : la mort de Khusrō, la réception des plénipotentiaires de Kavādh II, enfin, des détails sur la campagne qui vient de prendre fin. De la relique de la Croix, il n'est pas question (7).

(1) C'est l'opinion de Th. Jordaniï citée, favorablement semble-t-il, par MARR, *Antioch Stratig.*, p. 10. Tel devait être aussi le sentiment de F. CONYBEARE, qui a traduit intégralement le texte établi par Marr : *Antiochus Strategos Account of the Sack of Jerusalem in A. D. 614*, *The English Historical Review*, XXV, 1910, pp. 502-516. Le passage qui nous intéresse est reproduit ci-dessous, p. 100.

(2) J. KULAKOVSKIÏ attire, de son côté, l'attention sur un passage des *Actes* de saint Anastase le Perse (éd. H. USENER, Bonn, 1894, p. 12), dont l'auteur, un témoin oculaire, date le séjour d'Héraclius à Jérusalem de l'année 630 : *Istorija*, III, p. 371.

(3) p. 20.

(4) II, p. 128.

(5) SEBÊOS, p. 89; ASOKH'IK, p. 86.

(6) SEBÊOS, p. 86; ASOKH'IK, *ibidem*. PISIDÈS mentionne, de son côté, le retour des prisonniers : *Heraclias*, I, v. 40. Suivant THÉOPHANE, p. 326, il n'a été pareillement question que de frontières et de prisonniers à la rencontre de Barza où, encore du vivant de Khusrō, le général Apādh-Gushnasp est venu négocier la paix au nom du futur Kavādh II.

(7) *Chronicon Paschale*, I, pp. 727-734.

Les deux autres documents, malheureusement conservés en état plus ou moins fragmentaire, sont constitués par un échange de correspondance entre Kavādh II et Héraclius, en vue de préciser les conditions du futur traité de paix (1). Kavādh se borne à manifester son intention de libérer les prisonniers byzantins. Il ajoute, il est vrai : « s'il y avait quelque chose d'autre qui puisse être utile au genre humain, cela sera fait, à moins que cela ne le soit déjà » (2). Serait-ce une allusion à la restitution éventuelle de la Croix? Nul doute que Kavādh eut parlé en termes plus précis d'un événement destiné à avoir une répercussion d'une ampleur exceptionnelle dans le monde chrétien. De son côté, la réponse d'Héraclius n'apporte guère d'autres éléments d'information. Le texte est réduit, dans son état actuel, à quelques lambeaux de phrases. Le fragment le plus explicite se rapporte, une fois de plus, à la libération des prisonniers (3); aucun n'a trait à la relique. Quels que soient l'état du document et la valeur de la preuve *ab silentio*, celle-ci étant répétée ici pour la troisième fois, il serait absurde de se refuser à admettre l'évidence. La relique de la Croix n'a été ni réclamée, ni restituée en 628, pas plus que le corps expéditionnaire byzantin n'a été constitué, en 622, pour la reconquérir. Force est de s'en tenir aux témoignages qui nomment le règne de Shahrvarāz et donnent la date de 630.

Mais il y a davantage. Le patriarche Nicéphore a laissé une description assez détaillée des circonstances dans lesquelles la Croix fut restituée au Saint-Sépulcre. La relique était enfermée dans une caisse scellée. Le clergé examina les sceaux et reconnut qu'ils n'avaient pas été rompus. Le nouvel évêque, Modeste, ouvrit la caisse avec les clés qu'il avait conservées. Tous se prosternèrent et on procéda à la cérémonie de l'Exaltation (4).

Déjà V. Bolotov a observé l'invraisemblance de ce récit où l'on voit apparaître les clés d'un reliquaire enlevé depuis des années et qui a conservé ses sceaux intacts après une si longue captivité (5). Rien de cela ne s'accorde, non plus, avec le témoignage des autres sources d'information. Suivant l'Anonyme Guidi, Sebêos et Ṭabarī, à l'approche des Perses de Jérusalem en 614, la Croix fut placée

(1) *Ibidem*, pp. 735-737. La réponse d'Héraclius commence à la p. 736, 9. Le mérite de l'avoir identifiée revient à BOLOTOV, *Chronologica*, p. 77, n. 1.

(2) p. 735.

(3) p. 737, 17 : τοὺς ἀνθρώπους τοὺς κρατῆς...

(4) p. 22.

(5) *Chronologica*, p. 78, n. 4.

dans une caisse et ensevelie dans un jardin potager. Après la prise de la ville, Shahrvarāz, — encore simple général, — fit torturer le patriarche et le staurophylax, afin de les obliger à révéler la cachette. Plusieurs autres membres du clergé auraient été décapités à la même occasion (1). Si la tradition est vraie, il est difficile d'admettre que le vainqueur eût accepté qu'on lui livrât un récipient fermé, sans en avoir au préalable vérifié le contenu. Antiochus le Stratège, qui fut témoin oculaire des événements, nous apprend, de son côté, que les gardiens du camp de prisonniers établi près de Ctésiphon obligeaient les chrétiens captifs à fouler la relique. Celle-ci fut exposée, ensuite, aux insultes des mages, dans le palais du roi des rois. Une des femmes de Khusrō, qui était nestorienne, avait fini cependant par en obtenir la garde et la déposa au gynécée, où le patriarche Zacharie et plusieurs autres prisonniers avaient également trouvé un abri (2). Les *Annales* d'Euty chius précisent que cette reine était Marie, fille de l'empereur Maurice (3). L'Anonyme Guidi rapporte, enfin, que le chef de l'Église nestorienne du pays, Yazdēn de Karkhā, accueillit sonnellement la Croix à son arrivée en Perse. Khusrō l'autorisa à détacher un fragment de la relique (4). Le reste aurait été déposé, avec respect, dans le trésor royal, ce qui paraît plausible si l'on songe à la piété du souverain, à la fois ecclésiastique et superstitieuse, qui l'avait poussé, au début de son règne, à offrir des ex-voto à Saint-Serge de Rosafa (5).

Diverses légendes devaient se former, plus tard, sur la foi de ces témoignages. Dans un texte arménien du x^e siècle, Khusrō lui-même remplace Yazdēn de Karhkā dans la réception solennelle de

(1) SEBĒOS, p. 69; NÖLDEKE, *Guidi... Chronik*, p. 24 et *Ṭabari*, p. 290. Cf. THOMAS AZDROUNI : E. DULAURIER, *Recherches sur la chronologie arménienne*, I, Paris, 1859, p. 223.

(2) MARR, *Antioch Stratig*, pp. 43-44 et 49-52.

(3) MIGNE, *P. G.*, CXI, 1083. Pour cette princesse, dont l'ascendance impériale est discutable, voir GOUBERT, *op. cit.*, p. 179 sq.

(4) NÖLDEKE, *Guidi... Chronik*, p. 25. Cf. *ibidem*, p. 23, la description d'une staurothèque que le même Yazdēn avait offert, peut-être à une époque antérieure, au monastère de Mār Bābhai le Petit.

(5) P. PEETERS, *Les ex-voto de Khosrau Aparwez à Sergiopolis, Analecta Bollandiana*, LXV, 1947, p. 5 sq.; GOUBERT, *op. cit.*, pp. 149 sq. et 177 sqq. Le même roi avait adressé, en un moment de désarroi, une invocation « au Dieu des chrétiens » (EVAGRIUS, VI, 17, éd. BIDEZ et PARMENTIER, p. 234). La population de l'Empire sassanide semblait, du reste, partager ces sentiments. Suivant les *Actes* de David et de Constantin, la relique de la Croix avait opéré divers miracles pendant son séjour en Perse; on disait : « le Dieu des chrétiens est venu » (MARR, *op. cit.*, p. 20). Pour le baptême de Khusrō, — projet utopique qui donna corps à une légende (d'où peut-être la mention de l'« apostasie » dans le poème de Pisidès), — voir PEETERS, pp. 44-45 et GOUBERT, pp. 173-175. Les persécutions des chrétiens commencèrent seulement après les premières victoires d'Héraclius : J. LABOURT, *Le christianisme dans l'Empire perse sous la dynastie sassanide*, Paris, 1904, p. 234.

la Croix et allume des lampes inextinguibles devant elle, après l'avoir enfermée dans son trésor (1). Suivant une autre tradition, celle-ci attestée dès le ix^e siècle en Occident, la dévotion de Khusrō n'était que démesure. Après la prise de Jérusalem, il avait fait construire un palais où il s'enferma en se faisant appeler Dieu. A gauche de son trône, était placé un coq qui représentait le Saint-Esprit, à la droite, la Vraie Croix qui tenait lieu du Fils (2). Aux indications d'Antiochus le Stratège et de l'Anonyme Guidi, se superpose, ici, la description transmise par d'autres historiens, d'un pyrée ou d'un palais que les Byzantins avaient détruit à Ganzak, entre l'Atropatène et la Médie. On y voyait, dans la coupole, Khusrō représenté sous l'aspect d'une divinité, dont le trône était entouré d'anges et placé, — comme sur la célèbre coupe de la Bibliothèque Nationale, — au milieu d'un ciel constellé d'étoiles. Grâce à un mécanisme ingénieux, l'image pouvait produire un semblant de pluie accompagné d'un bruit qui imitait le tonnerre (3).

Cependant, c'est le récit du patriarche Nicéphore qui doit plus particulièrement retenir l'attention. L'assertion en est contredite, répétons-le, par d'autres écrivains, sûrement bien renseignés, puisque l'un d'eux, Antiochus le Stratège, avait été emmené en captivité avec la Croix. Le simple bon sens suffirait à nous mettre en garde. Au moment de la restitution, il ne pouvait pas y avoir de serrure intacte, les sceaux auraient dû être brisés.

Il eût été tentant d'expliquer la présence de ces détails suspects par le besoin que l'historien pouvait éprouver de se rassurer lui-même sur l'authenticité de la relique. Le procédé est courant dans la littérature hagiographique, où l'on voit se multiplier, comme à plaisir, des précisions souvent plus ou moins fantaisistes, sur les modalités d'une *translatio* (4). Le patriarche Nicéphore pouvait y avoir d'au-

(1) MARR, *op. cit.*, p. 55.

(2) HRABAN MAUR, *Homilia LXX, Reversio sanctae Crucis*, MIGNE, P. L., CX, 132; GODEFROY DE VITERBE, JEAN BELETH, JACQUES DE VORAGINE et DURAND DE MENDE, comme ci-dessus p. 90. Les Byzantins savaient eux aussi, au xii^e siècle, que Khusrō s'était fait diviniser : MICHEL GLYKAS, Bonn, p. 512.

(3) NICÉPHORE, p. 16; KEDRENOS, I, pp. 721-722. Cf. *Revue des Études Byzantines*, III, 1945, p. 59.

(4) L'époque de la quatrième croisade fournit divers exemples particulièrement instructifs. Les ouvrages des Anonymes de Soissons et de Halberstadt ou l'*Historia Constantinopolitana* de Gunther de Pairis sont pratiquement formés de deux parties distinctes : la première consacrée à la *peregrinatio in Greciam*, se distingue par une excellente tenue historique, la seconde, l'*adventus reliquiarum* à proprement parler, abonde en miracles les plus invraisemblables (*Riant, Exuviae*, I, pp. 3 sq., 10 sq., 57 sq.). Voir aussi un opuscule du xii^e siècle intitulé *Qualiter tabula s. Basilii... Cluniacum delata fuerit*, qui offre une quantité

tant plus facilement recours qu'il ne se dissimulait point la difficulté qu'il y avait à retrouver la Croix après une si longue captivité. Le fait ressort des paroles qu'il prête à Kavādh II promettant à Héraclius de rendre la relique, si toutefois il parvenait à la découvrir, εἴπερ αὐτῷ κατάφωρα γένοιτο (1).

Pourtant Nicéphore n'a pas menti. Le détail le plus invraisemblable de son récit, — les sceaux intacts, — est reproduit dans la *Narration du retour de la Croix vivifiante à Jérusalem*. Suivant ce texte, la caisse avec la relique demeurait scellée, telle qu'on l'avait emportée; Dieu qui a gardé l'Arche d'Alliance fermée parmi les étrangers, a voulu conserver pareillement les Bois Estimés (2). La comparaison avec l'Arche d'Alliance se retrouve, au VII^e siècle, sous la plume de Georges Pisidès (3). Il eut été particulièrement suggestif que la *Narration* fut composée, ainsi qu'on l'a avancé, par Antiochus le Stratège. Il suffira, pour notre propos, d'observer que l'ouvrage est sûrement très différent, dans son ensemble, du *Breviarium* du patriarche Nicéphore. En présence de ces deux témoignages, indépendants l'un de l'autre et qui convergent cependant sur un point précis, — le moins plausible, — le doute est difficile à soutenir. Les choses ont bien dû se passer comme le décrivent le patriarche Nicéphore, d'une part, et l'auteur de la *Narration*, de l'autre. La relique a été apportée à Jérusalem dans une caisse scellée. On a fait semblant de reconnaître les sceaux, on a produit une fausse clé. Il y aurait donc eu une mise en scène destinée à authentifier un fragment de la Croix dont l'authenticité était sujette à caution. Pourquoi l'avait-on fait? Répondre à cette question, c'est dire pourquoi la Croix a été restituée en 630, deux ans après la victoire sur les Perses.

Héraclius a pu tirer parti de la relique pour consolider d'anciennes amitiés ou en gagner de nouvelles. De nombreux fragments furent distribués notamment en Arménie, province — tampon entre Byzance et la Perse, précieux réservoir d'hommes en temps de guerre (4).

de renseignements historiques dont aucun n'est tout à fait vrai (*Rec. des Hist. des Croisades, Hist. oc.*, V, pp. 295-298, et l'introduction de Ch. KOHLER, pp. LV-LVII).

(1) p. 20.

(2) MARR, *op. cit.*, p. 65.

(3) STERNBACH, *op. cit.*, p. 7, vv. 73-74. Il est bien entendu toutefois que le même rapprochement pouvait être fait aussi à une époque plus récente : par exemple FOULCHER DE CHARTRES, *Historia Hierosolymitana* III, 9, 3, éd. H. HAGENMEYER, Heidelberg, 1913, p. 639.

(4) JEAN MAMIGONIAN, *Continuation de l'Histoire de Daron*, trad. J. EMIN in V. LANGLOIS, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, I, Paris, 1867, p. 380 (passage interpolé en 681). Cf. un épisode du règne de Maurice qui témoignerait, d'une façon plus

Or, on attribuait une grande valeur matérielle à ces présents. Un fragment qui passa successivement au monastère de Glak et à l'église de Dzidzarn, fut estimé d'abord 36 000, puis 100 000 tahégans, sommes considérables pour l'époque, même s'il s'agissait de pièces en argent et non pas en or (1). Pourtant Héraclius était trop pieux et son trésor suffisamment pourvu, grâce au butin récemment acquis, pour que l'on puisse s'arrêter plus longuement à l'idée d'une supercherie qu'il eût été possible d'éviter moyennant une dépense, si importante qu'elle fût.

Une fois de plus, la solution est offerte par la *Narration du retour de la Croix vivifiante à Jérusalem*. Voici le passage qui paraît être décisif : « La dix-septième année après la prise de Jérusalem, troisième année du meurtre de Khusrō, vingt-et-unième année du règne d'Héraclius, troisième indiction, Razm-jozan (Shahrvarāz)... a pris le pouvoir, s'est lié d'amitié avec les Grecs et a offert à Héraclius, en signe de reconnaissance, la Croix vivifiante... Et le basileus Héraclius a apporté la relique à Jérusalem quand il s'y rendit avec sa nièce Martine. Il l'avait épousée contrairement aux lois et c'est pourquoi il craignait beaucoup que les évêques ne l'accusassent de cette action indigne. Ayant fait son entrée chez nous à Jérusalem, il remit en place, le vingt-et-un du mois de mars, le bois glorieux et estimé de la croix scellé dans une caisse comme auparavant, tel qu'on l'avait emporté » (2).

Seule une question de dates soulève quelques difficultés dans l'interprétation de ce texte. La troisième indiction tombe bien sur l'année 630 et cette année marquait aussi le deuxième anniversaire de la mort de Khusrō (29 février 628). Par contre, Jérusalem a été prise le 5 mai 614 (3), si bien que l'auteur de la *Narration* fait ici une erreur d'un mois et de cinq jours. Il semble pareillement être en avance de trente-sept jours en ce qui concerne la date de l'usurpation de Shahrvarāz.

Ce ne sont là que fautes vénielles et il suffit, pour les excuser.

accusée, du prix que Byzance attribuait à l'attachement des Arméniens : H. GRÉGOIRE, *Sainte Euphémie et l'empereur Maurice, Muséon*, LIX, 1946, pp. 295-302.

(1) JEAN MAMIGONIAN, *ibidem*. Pour le tahégan, nom générique, à une époque plus récente, de la monnaie en or ou en argent des rois de la petite Arménie, voir E. MARTINORI, *La Moneta, Vocabolario generale*, Rome, 1915, p. 501.

(2) MARR, *op. cit.*, p. 65; CONYBEARE, *op. cit.*, p. 516.

(3) Date qui ressort du texte d'ANTIOCHUS LE STRATÈGE (p. 15 : début du siège le 15 avril, sa durée : vingt jours). BOLOTOV, *Chronologica*, p. 79, soutient la date du 19 mai, DULAU-RIER, *Recherches sur la chron. arm.*, I, p. 223, celle du 26 mai. Suivant la *Chronographie* de MURALT (I, p. 272), l'événement aurait eu lieu au mois de juin.

d'admettre que le texte a été rédigé après le début du mois de mai 630. En ce qui concerne la date du règne de Shahrvarāz, on peut rappeler, du reste, que les Byzantins ont dû reconnaître ses prétentions au pouvoir dès le mois de juillet 629, au cours de l'entrevue d'Arabissos Tripotamos en Cappadoce, où Héraclius et le général rebelle s'entendirent sur l'évacuation effective de la Syrie et de l'Égypte et sur la restitution de la Croix. C'était, à proprement parler, un nouveau traité de paix et, pour le commémorer, on fonda une église dédiée à Εἰρήνη (1). Un acte de cette importance n'aurait pu être paraphé par un dignitaire qu'en vertu d'une délégation de pouvoirs royaux. Or, Shahrvarāz agissait de son propre chef.

Mais peu importe un écart chronologique d'un mois à peine. La *Narration* fait connaître un motif valable qui pouvait sûrement justifier aux yeux de l'empereur une fraude, peut-être même un sacrilège. Ce motif était le salut de l'Empire. Pour s'assurer qu'il en était bien ainsi, il suffit de situer le passage précité dans son contexte historique.

A l'exemple des civilisations plus anciennes, Byzance avait associé la cause de l'État et du souverain et l'autorité impériale y reposait sur les fondements de la religion (2). « Dieu n'a besoin de personne, le prince a besoin de Dieu seul (3) » : Héraclius a pu répéter ces paroles le jour où le mécontentement des monophysites fraya la voie à la conquête arabe en Syrie et en Égypte. L'édit « sur la Foi » s'il avait été bien promulgué en 610, attesterait, dès le début de son règne, une volonté d'atténuer les discordes religieuses qui pouvaient favoriser le démembrement de l'Empire. La doctrine de la monoénergie, élaborée vers 621-622, offrait un terrain d'entente favorable. Héraclius en avait fait la propagande en Arménie, déjà pendant la guerre. L'effort principal porta, comme de juste, après la victoire : conférence tenue à Hiérapolis en 631, — une année à peine après la restitution de la Croix, — conciles réunis, en 631 également, à Antioche et à Erzeroum, édit de 634-635 marquant un revirement dans les sentiments du théologien impérial, enfin, proclamation du monothélisme en 638 (4).

(1) THOMAS LE PRESBITRE, éd. E. BROOKS, pp. 108, 113-114 (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Scriptores syri, versio, Series III, 2, Chronica Minora, II, Paris, 1904*),

(2) L. BRÉHIER, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, pp. 5 sq., 53 sq. (*Le Monde Byzantin, II*); OSTROGORSKY, *Geschichte*, p. 22 sq.

(3) AGAPET LE DIACRE, cité par BRÉHIER, *Les Institutions*, p. 64 (VI^e s., MIGNE, P. G.-LXXXVI, 1177).

(4) Voir l'exposé détaillé des faits par BRÉHIER, dans MARTIN et FLICHE, *Hist. de l'Église*, V, p. 86, 112 sq., 131 sq.; Pour les dates de divers édits d'Héraclius concernant le

Chose assez remarquable, c'est vers l'Orient et plus particulièrement vers la Syrie, — tant regrettée un jour, — que se tournait cette activité. Les spéculations dogmatiques d'Héraclius avaient pour objet principal de trouver un compromis acceptable pour les jacobites. L'édit de 634-635 avait été provoqué par la résistance d'un patriarche de Jérusalem, Sophronios. Par contre, l'attitude de l'empereur se raidit au fur et à mesure que l'on avance vers l'Ouest. Les églises de Constantinople avaient été mises à contribution pour subvenir aux besoins de la guerre. Ce n'était, il est vrai, qu'un emprunt (1), mais les décrets limitant le nombre du clergé de la capitale (2) ne furent jamais rapportés. Rome avait été mise en demeure d'accepter l'*Ekthésis* monothélite pour que l'élection du pape Séverin fut confirmée. Devant la résistance du Saint-Siège l'empereur n'insista pas, de plus il n'hésita pas à faire part à Jean IV de sa réserve personnelle à l'égard de la doctrine contestée. On a voulu distinguer, dans cette déclaration, comme l'expression d'un remords tardif (3). Ce pouvait être aussi bien, un aveu implicite de la contrainte qui dictait la politique religieuse d'Héraclius en Orient, dont « il craignait beaucoup » les évêques, ainsi que le dit ingénûment l'auteur de la *Narration*.

Or, le même texte nous apprend la raison de cette crainte. Le mariage avec Martine rendait vulnérable l'autorité du basileus vis-à-vis de l'Église. La pratique et la morale religieuses du temps pouvaient paralyser ses initiatives dans le domaine de la doctrine.

Dans le droit canon byzantin, une parenté jusqu'au sixième degré constituait un empêchement dirimant de mariage (4). Parmi les divers textes qui abondent dans ce sens, l'attention est retenue par deux exemples provenant des confins orientaux de l'Empire qu'Héraclius cherchait de gagner à sa cause. Dès le iv^e siècle, saint Nersès, évêque de la Grande Arménie, avait expressément prohibé les unions entre proches parents (5). A une époque plus récente, l'historien Asokh'ik de Daron fait figurer l'inceste parmi les péchés mortels

monoénergisme et le monothélisme (en particulier, l'édit « sur la Foi » qui doit dater, en fait, des environs de 634), voir : V. GRUMEL, *Recherches sur l'histoire du monothélisme, Échos d'Orient*, 1928-1930.

(1) BRÉHIER, *ibidem*, p. 99; cf. DÖLGER, *Regesten*, n° 176. Suivant PISIDÈS, Héraclius consacra à Dieu les trésors dont il s'était emparé en Perse (*Heraclias*, II, vv. 215-216).

(2) DÖLGER, *Regesten*, nos 165 et 175.

(3) BRÉHIER, *op. cit.*, p. 134.

(4) V. GRUMEL, *Regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, I, 3, Paris, 1947, index, s. v. *Mariage, empêchements*; G. RHALLÈS et M. POTLÈS, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, VI, Athènes, 1859, index, s. v. *Γάμοι κεκωλυμένοι*.

(5) FAUSTUS DE BYZANCE, *Bibliothèque historique*, IV, 4 (LANGLOIS, *Collection*, I, p. 239).

dont s'était rendu coupable un roi d'Arménie, Sembat II le Conquérant (977-989). Ce souverain avait transgressé un serment, avait fait brûler vif un innocent et jeté son corps aux chiens, « enfin, ajoute Asokh'ik, il avait commis un crime plus terrible encore que les deux précédents, car il avait épousé la fille de sa sœur » (1). Tel était justement le cas d'Héraclius.

Nous sommes ici en présence d'un aspect particulièrement touchant, s'il n'était coupable, de la vie privée d'un des maîtres de Byzance. Héraclius avait fait un mariage d'amour en prenant, en secondes noces, Martine, la fille de sa sœur Marie. Il semble que le couple ait été inséparable. Pendant de longues années, Martine avait renoncé au luxe et au calme du Palais, pour accompagner son mari à la guerre (2). Il a été blessé, elle a dû panser ses plaies et veiller à son chevet (3). Un de leurs fils, Héracléonas, est né dans les montagnes du Lazique, au cours de la troisième expédition (4). Il eut huit frères et sœurs (5). Le ciel semblait bénir cette union que les hommes avaient condamnée.

Une année à peine après la mort d'Héraclius, Martine était perdue. L'hostilité du peuple se manifestait ouvertement à son égard pendant les jeux de l'Hippodrome (6). Héracléonas régnait avec Constantin II, le fils de son demi-frère Constantin issu du premier lit d'Héraclius : il passait à présent pour un bâtard (7). On le chassa du trône et on lui coupa le nez. Martine subit le même supplice. Toute la famille fut exilée à Rhodes (8).

Mais déjà Héraclius avait dû faire face à la même animadversion. Lui aussi avait été insulté par les dévotes à cause de son mariage (9). Tout comme Asokh'ik à propos de Sembat II, le patriarche Nicéphore considérait sa mort comme un juste châtement de l'inceste (10). Il ne pouvait y avoir, non plus, d'explication plus appropriée pour

(1) Trad. EMIN, p. 182.

(2) GERLAND, *Feldzüge*, p. 350.

(3) Blessure au pied en 622, pendant le sauvetage de la nef impériale échouée sur des récifs (PISIDÈS, *Exp. pers.*, I, vv. 239-247 : un « stigmaté »); blessure à la bouche, en 626 dans la bataille près de Ninivie (THÉOPHANE, p. 318, NICÉPHORE, p. 19); nombreuses blessures en diverses autres circonstances (THÉOPHANE, p. 314).

(4) GERLAND, *Feldzüge*, p. 350.

(5) DU CANGE, *Familiae augustae byzantinae*, Paris, p. 119.

(6) NICÉPHORE, pp. 27-28.

(7) NICÉPHORE, pp. 30-31; THÉOPHANE, p. 342; R. CHARLES, *The Chronicle of John, Bishop of Nikiu, Translated from Zotenberg's Ethiopic Text*, Londres-Oxford, 1916, p. 191, CXX, 2.

(8) CHARLES, *op. cit.*, p. 197, CXX, 52.

(9) NICÉPHORE, p. 14.

(10) *Ibidem*, p. 27.

les pires difficultés du règne. Dieu aurait protégé la Syrie dans d'autres circonstances. En 635, quand les Arabes attaquaient Antioche, Héraclius se fâcha avec son frère Théodore qui citait non sans malice, en parlant de lui, le Psaume LI, 3 : « Mon péché est continuellement devant moi » (1). Chose plus grave, le patriarche Sergius avait adressé à l'empereur une lettre, lui enjoignant avec insistance de renoncer à son mariage impie (2). C'était un avertissement officiel de l'Église, sinon une véritable condamnation.

Il est facile désormais de grouper les faits en un ensemble cohérent. Dans la pensée d'Héraclius, le triomphe populaire, célébré avec une pompe inouïe en 629 à Constantinople, la « reine des villes » devait mettre le point final à la guerre avec les Perses (3). Mais restait Jérusalem, la ville sainte, restait aussi l'avenir de toute la chrétienté orientale de l'Empire. La restitution de la Croix en 630 peut être considérée, à juste titre, comme un prélude aux colloques et aux conciles tenus en 631. Rien ne s'accorde mieux au caractère profondément religieux de la cérémonie. On se rapportera, ici, à la description émue de Sebêos (4) et à la tradition, plus récente, qui confond l'entrée d'Héraclius à Jérusalem avec les Rameaux et avec la fête de l'Exaltation de la Croix célébrée le 14 septembre (5).

Pourtant la grandeur des intérêts en cause ne parvient pas à masquer les mobiles immédiats, les accidents fortuits, qui déclenchent les actions les plus mémorables. La solennité de 630 avait permis à Héraclius de consolider son prestige moral qu'un mariage malencontreux avait compromis. C'était, à proprement parler, porter le remède là où était le mal. L'auteur de la *Narration*, qui ne bénéficiait pas du recul du temps, n'y a vu rien d'autre. S'il avait poussé davantage l'effort de la critique, il aurait pu se rendre compte aussi de ce qu'il y avait de suspect dans ce retour trop providentiel de la relique. En tout état de cause, nous pouvons affirmer que la Perse des Sassanides n'est pas tombée à cause de la Croix. Le triomphateur

(1) *Ibidem*, p. 23.

(2) *Ibidem*, p. 14. Pour la date (avant 624), voir GRUMEL, *Regestes*, n° 284.

(3) THÉOPHANE, p. 328; KEDRENOS, I, p. 735. NICÉPHORE, p. 22, fait précéder, à tort, le triomphe de Constantinople par la cérémonie de la restitution de la Croix à Jérusalem; cf. БОЛОТОВ, *Chronologica*, p. 94.

(4) pp. 90-91.

(5) PERNICE, *Eraclio*, pp. 319-320. Suivant БОЛОТОВ, *Chronologica*, pp. 96-97, Héraclius aurait restitué la Croix à Jérusalem le 6 mars 630 (après l'avoir gardée pendant deux ans!). C'était un mardi de la troisième semaine du Carême; le *Triodion* grec et l'office célébré en ce jour par l'Église copte conserveraient un souvenir de la cérémonie qui a eu lieu à cette occasion.

avait associé celle-ci à sa geste seulement plus tard, et ce n'était pas pour justifier une guerre que la victoire avait déjà couronnée, mais parce qu'il avait besoin d'une excuse lui-même.

Reste à rappeler, pour conclure, que de cette excuse on a pu faire, dès le VIII^e siècle, la cause principale des expéditions persanes d'Héraclius. La théorie de la guerre sainte y trouvait, du même coup, un argument de poids. Le souvenir d'Héraclius a servi d'*excitatorium* aux Croisades; il semble avoir été aussi présent aux esprits au moment de la prise de Constantinople en 1204 (1). Les amours coupables du grand empereur et de sa nièce auraient donc fini par trouver un prolongement imprévu dans un événement d'une importance mondiale, où un Empire avait failli périr avant l'heure. Mais cet Empire était Byzance et non pas la Perse.

A. FROLOW.

(1) Je compte revenir prochainement sur cette question dans une thèse consacrée aux reliquaires de la Croix. L'ouvrage sera destiné surtout aux archéologues. J'en ai détaché les pages que l'on vient de lire et dont le sujet me paraît devoir intéresser un plus grand nombre de lecteurs.